

Les féministes sont-elles dangereuses pour l'humanité ?-3

Deux exemples de féministes d'exception

1-Quand Tartine Mariol fait de la politique

Vous allez dire que j'exagère à propos des féministes, que je suis diaboliquement cruel à l'égard de ces braves et bonnes filles, que j'en rajoute à plaisir pour les fustiger, que je donne dans la caricature facile et tourne en dérision le juste et légitime combat de ces nobles créatures appartenant à l'espèce femelle *homo sapiens sapiens*. Pour commencer, ces quelques lignes extraites d'un livre de l'ultra-féministe Antoinette Fouque, histoire de vous mettre en bouche, de vous agacer les papilles. Titre de l'œuvre : *Il y a 2 sexes*. Certains vous diraient aujourd'hui qu'il y en a trois, mais bon... Dont acte. « *Or si le refoulement est un des concepts fondamentaux de la psychanalyse, sa clef de voûte peut-être, la forclusion du corps de la mère, comme celle du nom du père conceptualisée par Lacan, peut, elle aussi, être génératrice de psychose : ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le réel.*

« *Bordant l'en-deçà et l'au-delà de la problématique phallique-anale, qui occupe pratiquement tout le champ de la théorie analytique, la sexualité des femmes pourrait s'élaborer d'une articulation oro-génitale. [Freud] avait eu le projet de faire une théorie de l'oralité ; ce projet a peut-être avorté du fait que le travail du prénatal, de la grossesse, du corps sexué, de la chair pensante des femmes comme lieu du vivant-parlant, a été forclos de la science de l'inconscient. Si j'osais [osez, madame, osez !], je dirais que la pulsion épistémophilique a dégénéré, pour s'écrire, en pulsion épistémophallique, aux dépens d'une avancée analytique et conceptuelle, où le fils se serait affranchi géni(t)alement d'une mère fantasmée comme toute-puissance.*

(...) « *Le mono-phallo-théisme a peut-être été un progrès spirituel, mais au prix d'une misogynie telle qu'il apparaîtra de plus en plus comme un facteur de sclérose, de fixation perverse, et d'appauvrissement pour l'humanité. Le lien vital au matriciel, forclos du symbolique, fait retour dans le réel comme dépendance à la mère archaïque, et la misogynie, peur et haine, éprouvée par des hommes à l'égard des femmes, rend caduc le contrat humain. »*

Forclos, mon brave, ou K.O. ? Je vous avais prévenu : le genre de lecture dont on ne sort pas indemne. Un petit remontant s'impose ; histoire de reprendre ses esprits, de se requinquer les neurones. Il y en a qui se suicideraient pour moins que ça. Question : est-ce que madame Fouque a des enfants ? Si oui, sont-ils normaux ? Notez que je n'en veux pas spécialement à la dame, même si sa prose dénote quelques inquiétants pétages de plombs au niveau du cortex cérébral ; le genre de court-circuitage méningé qui vous transforme le plus brillant des intellectuels en lavette à dégraisser la vaisselle. Des exemples de cette logorrhée masturbatoire aussi prétentieuse qu'absconse, dûment sponsorisée par le contribuable, il y en a des kilomètres de rayons dans les bibliothèques publiques — pardon, les médiathèques de France. Je m'arrêterai plutôt à l'image qu'elle représente ; car Madame Fouque — qui aurait pu être le fruit monstrueux d'un accouplement contre nature entre Luce Irigaray et le charlatan soviétique Lyssenko — n'est pas n'importe qui. Derrière des apparences de petite personne discrète rasant les murs, se cache une des grandes prêtresses du féminisme français le plus radical. À côté, mesdames Simone, Gisèle, Yvette, Benoîte, Régine, Élisabeth et consort (je vous laisse mettre les noms) apparaissent comme des premières communiantes du féminisme ! Meneuse en chef du MLF (Mouvement de Libération de la Femme ou Mouvement Lesbien Français, comme ça vous dit), elle est aussi la fondatrice et patronne des éditions *Des Femmes*, maison hautement spécialisée dans la publication de tout ce que les femmes de la planète peuvent endurer comme souffrances dans la vie. Et elles endurent les braves chéries ! Elles endurent, dur ! Elles en ont à raconter ! Le monde des hommes, je n'ai que ça à vous dire : cruel et sans pitié. Ce qui, soit

dit en passant, est parfois vrai ; mais là n'est pas le propos. Un concentré de dérélitions féminines spécialement destiné aux bourgeoises en mal d'effusions sentimentales et d'auto-flagellation, avec fouet à lanières. À lire dans une chaise longue, une boîte de mouchoirs jetables à portée de main pour éponger les snifs humides de circonstance.

Mais je veux en venir quelque part. Voici donc.

Mme Fouque est aussi psychanalyste (on a cru comprendre), féminologue (ça ne s'invente pas), directrice de recherches à l'Université (un bon fromage), et... députée européenne (un super, super, bon fromage), « Afin d'accéder au pouvoir pour mieux s'en dépendre », comme dit la dame, laquelle, au demeurant, ne manque pas de culot... Et se « dépendre » du juteux traitement qui va avec, ajouterais-je perfidement ? On la croit sur parole. Constatons, en passant, que pour certaines, le féminisme ça nourrit son homme, si je puis me permettre ce rapprochement sacrilège (1). Elle serait également décorée de la Légion d'honneur et de quelqu'autres crachouillis officiels du même calibre ; bref, en plus des avantages fromagers, elle bénéficie de la considération et des honneurs de la République ; comme quoi, nous autres, hommes, pauvres glandus que nous sommes avec nos ridicules pendentifs tristement accrochés au bas-ventre, nous ne pesons pas lourd face à cette auguste égérie du féminisme combattant.

Mais sur quelle liste électorale a-t-elle été élue députée la petite madame ? — Petite madame travaillée par ses gonades ou petit monsieur privé des siennes, je ne sais plus... Devinez ?... Sur la liste radicale du célèbre bonimenteur de la République Bernard Tapie. Non ?... Si !... (2) — . Le coup de foudre du siècle entre la réplique entrepreneuriale d'Aldo la Classe et la Tartine Mariol du féminisme ; la fusion nucléaire de deux destins politiques hors normes qui vont changer la face du Monde. Ce n'est pas une collision, c'est une collusion. Ou l'inverse. Oui, il s'agit bien de l'inimitable Tapioche, l'ex-ministre socialiste de la ville, tout à la fois homme politique, homme d'affaires, patron de club de foot, acteur de cinéma, acteur de théâtre, animateur de télévision et de radio, patron de presse, spécialiste du courrier du cœur, visiteur de prison à demeure, grande gueule et escroc notoire... L'escroc médiatique le plus en vue, le Bon Samaritain de l'entrepreneuriat qui rachetait des entreprises 1 franc, bloquait les créances, virait la moitié du personnel, et revendait ses sociétés « assainies » pour se payer un voilier de soixante-dix mètres et un jet privé ! La Classe, on vous dit. Ceux qui ont repris derrière le célèbre « sauveur d'entreprises » les entreprises qu'il n'a pas achevé de couler, ne sont pas près d'oublier. Ou qui faisait gagner l'Olympic de Marseille en achetant les joueurs d'en face ! Le tout, avec la complicité des escrocs du Crédit Lyonnais, des escrocs pas médiatiques ceux-là, mais de grande envergure, dont les contribuables français se souviendront des années durant pour avoir à combler le magistral gouffre financier de l'honorable maison, aujourd'hui rayée des cadres (3). Avec des élus de cette trempe, pas de doute, la politique sort une fois de plus grandie du marigot. Et les femmes sont à l'honneur. (2004)

1. Fille d'un syndicaliste corse et d'une immigrée italienne, Antoinette Fouque est une intellectuelle de gauche, mais du genre à avoir rondement mené sa barque, si l'on peut ainsi dire de la fille d'un marin... Elle a su mettre de son côté toutes les opportunités qui se présentaient à elle, jointes à une activité militante féministe inlassable, au dire de certaines au sein de sa sororité, pour profiter au mieux des avantages que procure l'argent ; peut-être était-ce pour cette femme une façon de se venger de la vie qui lui a donné un physique disgracieux, évoquant davantage le portrait de Woody Allen qu'un canon de beauté féminine, d'autant qu'elle était affectée d'une curieuse voix d'homme ; il est à noter qu'elle a eu à subir les séquelles d'une forme de sclérose en plaque, suite à un accident médical dans sa jeunesse, ceci expliquant peut-être cela. Elle fonda le MLF (marque commerciale) et les *Éditions des Femmes*, non sans un certain succès, avec le soutien financier d'une riche héritière du puissant groupe de géophysique pétrolière Schlumberger, Sylvina Boissonnas, faisant ainsi connaître son activisme militant dans le monde entier. D'anciennes militantes du MLF, ne partageant pas la façon dont la cheftaine a détourné à son profit le « combat » féministe, ont fait un inventaire des biens qu'elle possédait après son décès (2014) : elles ont affirmé qu'elle était morte richissime. Le fait qu'elle se soit rendue propriétaire de l'île d'Irus dans le golfe du Morbihan, va dans ce sens. Commencer dans la vie petite prof de la laïque et terminer châtelaine, voilà qui s'appelle s'épanouir fièrement dans l'existence. Un capitaliste rompu aux affaires n'eût pas mieux réussi que la fille du

« militant communiste, syndicaliste et libertaire » Grugnardi. Comme quoi le féminisme, comme le journalisme, mène à tout à condition d'en sortir.

2. « *Antoinette Fouque fera une carrière politique en se faisant élire députée européenne sur la liste de Bernard Tapie sans qu'on voie très bien le lien entre cet homme d'affaires et l'émancipation des femmes.* », constate, amère, une féministe désenchantée, bien décidée à régler ses comptes avec la cheftaine. Si elle ne voit pas le rapport de Tapie avec le féminisme, on voit par contre très bien le rapport de la féministe avec Tapie : six ans de mandature comme députée d'*Énergie Radicale* au Parlement européen, en s'y prenant bien, cela faisait de cette politicienne de circonstance une quasi millionnaire ; de quoi profiter d'un confortable complément de retraite sur son île d'Irus.

3. La faillite du Crédit Lyonnais (1993), survenue à la suite de l'implication de ce groupe bancaire prestigieux dans le rachat des studios de cinéma américains Metro-Goldwyn-Meyer (MGM), « *en fait l'un des plus grands scandales financiers de l'Histoire, au même titre que le scandale du Panama, un siècle plus tôt.* », note la fiche Wikipédia. Un énorme scandale à multiples rebondissements dans lequel Tapie sera impliqué, entre autres, au titre de l'affaire Adidas, et dont aucun des protagonistes ne connaîtra la prison. Pas de quoi être surpris : c'est une tradition chez les voyous de la République dite « Française ». Cette énième réussite des génies du socialisme aura coûté la bagatelle de 15 milliards d'euros à l'État (estimation), soit 800 euros par contribuable imposé. Vingt ans plus tard, en 2013, la dette n'était toujours pas soldée. Bof, un scandale de plus ou de moins en république, c'est une question d'habitude : il y en a tellement qu'on finit par ne plus les voir !...

Addendum

Je vous préviens mon brave : je vais encore vous faire souffrir. Oui, je sais, la vie est dure ! Rien n'est facile. Il faut parfois avoir le courage de se porter au sacrifice de sa propre personne.

De qui le texte ci-dessous ?

« Freud insiste sur le fait qu'il s'agit là d'une organisation phallique localisée à un certain moment de l'histoire du sujet, et qui perdure en tant que fantasme inconscient, bien qu'elle ne soit pas l'issue optimale de la sexualité humaine adulte. La reconnaissance des deux sexes l'un par l'autre et la relation entre deux différents qui accèdent à la génitalité reconnaissant la différence va s'ensuivre. Une vision idéale, une utopie sinon un fantasme indispensable à la théorie psychanalytique elle-même. Il n'en reste pas moins que la « phase » phallique comme structure organisatrice, mais nullement définitive, dans le développement psychosexuel, est une pierre angulaire de la psychanalyse.

« En résumé [c'est cela, madame, résumons !] : le complexe d'Œdipe serait une organisation fantasmatique, pour l'essentiel inconsciente, parce que refoulée, organisatrice de la vie psychique, et qui suppose le primat du phallus pour autant que ce phallus est, d'une part, un organe narcissiquement et érotiquement investi et, d'autre part, le signifiant du manque, ce qui le rend apte à être identifié avec l'ordre symbolique lui-même... »

Vous allez me dire : « C'est la Fouque ! Elle a encore fait des siennes !... Victime d'une surtension neuronale, ses connexions synaptiques ont grillé et elle a disjoncté... La malheureuse ! » Non, vous faites erreur, mon brave : c'est la psychanalyste et féministe Julia Kristeva, bulgare d'origine (1), qui a probablement jugé plus confortable de faire de la psychanalyse à Paris aux frais du contribuable français, que de combattre le communisme à Sofia. Une féministe un peu passée ayant su conserver une certaine féminité, assez pour devenir madame Sollers à la ville. Une féministe féminine, il faut le voir pour le croire !... Bref, que la vilaine qui a copié sur l'autre se dénonce ! Pas besoin, toutes ces féministes et d'autres parlent le même langage dit psychanalytique ou freudo-marxiste, langage freudien, lacanien, doltoïdien (dans psychanalyse, il y a anal : quand je m'y mets, moi aussi !). Il revient à Mme Fouque d'avoir, la première, relié le féminisme à la psychanalyse (2) ; du moins, s'en attribue-t-elle la priorité. Je suis d'accord : l'un et l'autre sont faits pour aller ensemble ; un cocktail parfait pour zombifier les jeunes filles modernes, leur retourner la cervelle, et au final les rendre aussi tordues que leurs devancières, pionnières et modèles... Tout ce beau monde de bobos, bourgeonnant, ringardisant, gauchardisant comme il n'est pas permis, entretenu, payé, nourri,

logé, blanchi, cosmétisé par le gentil contribuable, l'inépuisable vache à lait de la République fromagère française, l'éternel cocu des urnes, frappé d'hébétude comme s'il avait été zombifié lui aussi par je ne sais quel maléfice, et qui continue, impavide, à banquer les yeux fermés, à faire vivre des palanquées d'intellectuels parasites (il ne s'agit pas de quelques hurluberlus : je parle en dizaines et dizaines de milliers de résidus de société en pleine dégénérescence, gavés d'argent public !) aussi mentalement cramés qu'ils sont inutiles à la société, voire dangereux. Jusqu'au jour où tout cela finira par exploser...

1. Quelques temps après ces lignes, la philosophe et psychanalyste vedette Julia Kristeva était accusée par le *Nouvel Observateur* (donc un journal de gauche dénonçant une amie de gauche) d'être un ex-agent du KGB bulgare. Ben, manquait plus que ça !... Je renvoie à la polémique créée par cette révélation.

2. Gauchiste toujours et plus que jamais, le féminisme est aujourd'hui raccord avec l'écologisme et le wokisme. Qu'on se le dise, la psychanalyse n'est plus à l'ordre du jour dans les milieux de gauche ! Pourtant, il fut un temps, où pour paraître un intellectuel puissant, en vue et respecté, il fallait parler psychanalyse, c'est-à-dire raconter n'importe quoi. Ils racontent toujours n'importe quoi, mais la psychanalyse, ça ne passe plus.

2-Oh, Delphine !

Je ne la connaissais pas plus que cela. Dans les années 1960, le cinéma pour lequel je me passionnais à l'époque était loin du sien ; elle a appartenu à ce qu'on a appelé la Nouvelle Vague, laquelle, à quelques productions près, s'est fait juge du cinéma de papa et a failli l'enterrer définitivement. Aujourd'hui, le cinéma de papa suscite de furieuses nostalgies, tandis que la Nouvelle Vague, et la culture avant-gardiste qui l'accompagne, auraient plutôt tendance à prendre le chemin d'un enterrement de première classe. Elle est restée pour moi une sorte de comédienne marginale à tendance féministe ; elle a fait les belles heures de cinéastes comme Resnais, Truffaut, Duras. Le seul souvenir que j'ai conservé de cette actrice, sans avoir vu un de ses films sinon quelques extraits, est que c'était une fort belle femme, et qu'elle s'appelait Delphine Seyrig. J'avais presque oublié jusqu'à son nom, lorsqu'à la suite d'une recherche dans YouTube, je tombe par hasard sur une interview d'elle qu'elle livre dans une vidéo de quatre minutes. Par curiosité je visionne. Quatre minutes qui sont un véritable choc. Quatre minutes d'un concentré de rancœur féminine et de délire existentiel qui vous mettent K.O. Quatre minutes qui témoignent à quel point pouvait être poussée l'hystérie féministe dans les années 1970 et la suite, laquelle annonçait déjà l'époque que nous vivons aujourd'hui.

Je devrais être vacciné, voire blindé, depuis les années que j'observe, certes de loin, le féminisme comme phénomène de société. Mais on ne s'y fait pas ; et l'on n'est jamais déçu par les productions de ces dames au mental quelque peu tourneboulé, pour ne pas dire plus...

Aussitôt l'idée me vient de transcrire mot à mot cette interview, et de la traiter dans le cadre de mes *Chroniques de la décadence*. Si je m'intéresse au sujet, c'est parce que nous sommes à une époque marquée par les violentes attaques contre la famille menées durant le quinquennat républicain du socialiste Hollande (reprises et amplifiées par son successeur Macron), visant à son éclatement et à sa disparition pure et simple, au même titre que les attaques lancées inlassablement contre la nation France et la religion catholique. Combat mené tambour battant par des bataillons de féministes plus que dérangées et en grande agitation au sein des différents gouvernements concernés ; d'impossibles mégères instrumentées par le monde politique masculin à cette seule fin : mariage homosexuel, homoparentalité, transgenrisme, wokisme, GPA (Grossesse par autrui), PMA (Procréation médicale assistée), avortement remboursé à 100%, délit d'entrave à l'IVG, euthanasie, etc...

J'avais deux manières de présenter la chose : soit de publier le texte brut, soit de le tourner en dérision en l'assaisonnant de commentaires ironiques, ma manière habituelle de prendre à rebrousse-poil les élucubrations de la gente féministe. Je livre les deux à la sagacité du lecteur.

J'en viendrai sur le fond à la suite des deux textes, car la question est grave au vu des répercussions qui en résultent sur l'état moral (mental ?) de notre société d'aujourd'hui.

Dans ce clip vidéo, l'image est exécrationnelle mais le son assez bon. La femme qui mène l'entretien n'est pas visible ; elle apparaît une fois, assise de dos. Il semble que ce soit un montage fait d'extraits d'une interview plus longue. Quatre minutes suffisent pour tout comprendre.

*

Première version.

« Le bonheur, c'est d'abord l'indépendance ; d'abord c'est la liberté et l'indépendance. Par-là, j'entends que, puisque je suis une femme, mon bonheur ne dépend pas de quelqu'un d'autre, ne dépend pas d'un homme, par exemple ; je pense qu'à partir du moment où mon bonheur dépend d'un homme, je suis une esclave et je ne suis pas libre. La question du bonheur alors parlons-en : les femmes gagnent moins d'argent que les hommes ; les femmes sont obligées en plus de l'argent qu'elles gagnent, quand elles en gagnent moins que les hommes, d'assumer un travail à la maison qui est gratuit ; quand un homme se marie, il épouse une femme de ménage gratuite ; je suis le type de l'esclave ; je sais exactement ce que c'est que l'image que les hommes veulent avoir des femmes ; seulement à partir du moment où je m'en rends compte et je le dis, je deviens quelqu'un de très antipathique pour les hommes. C'est une prise de conscience, c'est la prise de conscience de toutes sortes de choses, à savoir que je ne suis pas libre ; on croit, on dit volontiers, et à tort à mon avis, que, euh... il existe des femmes libres, et je crois que c'est faux, et je suis la première à savoir que je ne suis pas libre ; par conséquent, il est normal que je sois en mouvement pour être libre ; on ne sait pas ce que c'est l'identité d'une femme ; on n'a jamais vu, on ne sait pas ce que serait une femme si elle n'était pas dans son conditionnement, dans... dans son environnement, dans tout ce qu'on lui a appris à être dès l'âge de... disons l'âge verbal ; il y a une culture féminine et une culture masculine ; il est évident, par exemple, on se pose des tas de questions, pourquoi est-ce que les femmes ne sont jamais des grands artistes ? Pourquoi est-ce que depuis la nuit des temps on parle de Michel-Ange, de... de tout ce qui est art, dans notre civilisation [qui] est le fait des hommes, pas des femmes. Alors les femmes, est-ce qu'elles pensent qu'elles sont moins douées, moins intelligentes, que le génie est une chose qui ne leur appartient pas ; on peut décider que les femmes sont inférieures ; c'est une décision qu'on peut prendre : c'est une décision raciste... La question est que les femmes veulent se prendre en mains elles-mêmes. Elles veulent...

— Il n'y a pas (ou pas un peu, inaudible) de racisme là-dedans ?

— Où est le racisme ? Où est le racisme ? Qui a ségrégué les femmes ? Pourquoi est-ce que les femmes ne peuvent pas flâner dans la rue à minuit ? Pourquoi est-ce que... euh, euh, pourquoi est-ce que les hommes peuvent flâner à toutes les heures de la nuit ? Qui commet les viols ? Est-ce les femmes qui violent les hommes ? Qui fait la ségrégation, qui tient tous les journaux politiques ? Je ne parle pas des journaux féminins qui nous apprennent la mode et la couture, mais je parle des journaux politiques ; ils sont entre les mains de qui d'une façon générale ?... La plupart des enfants qui existent au monde sont des accidents, on le sait parfaitement ; mon enfant n'est pas un accident, mais les raisons pour lesquelles j'ai voulu l'avoir sont très douteuses à mon avis ; c'était justement peut-être pour correspondre à une image du bonheur, ce bonheur mensonger, hypocrite, qui fait que toute femme croit qu'elle n'est pas une vraie femme, si elle n'a pas à un moment donné un enfant, ce que je crois totalement faux, et, euh, euh, l'instinct maternel est une chose très douteuse, dont je doute énormément, parce que les hommes, il se trouve ne l'ont pas cet instinct maternel ou paternel... Si une femme n'est pas mariée, elle est fichue puisqu'elle ne gagne pas d'argent ou pratiquement pas, elle n'a pas d'avenir ; il n'y a aucun poste, euh, il n'y a aucun avenir pour elle ; elle est forcément dépendante du mariage ; le mariage est une forme de... euh... une forme disons de...

de, pour prendre un mot énorme, mais une forme de prostitution ; la femme se donne physiquement, gratuitement, et elle fait le ménage gratuitement pour un homme, moyennant quoi elle est logée, nourrie ; mais il faut qu'elle se lève la nuit pour torcher les gosses et pour les soigner ; quand elle a un travail et que son mari a un travail aussi, et que les enfants sont malades, qui est-ce qui reste à la maison ? C'est la femme parce que finalement sa contribution financière au ménage est accessoire ; c'est quand même l'homme qui, lui, continue à travailler. Les femmes sont conditionnées à servir les autres et à ne pas s'occuper d'elles-mêmes ; elles sont conditionnées à être toujours au service de l'extérieur, quitte à se maquiller d'ailleurs, et à tout faire pour les autres pas pour elles-mêmes, mais pour être acceptées par les autres.

J'ai les mains qui tremblent ; je ne suis pas à mon aise, parce que j'ai trop à dire, il y a un trop plein ; beaucoup de femmes ont ce trop-plein en elles ; c'est justement, ça prouve que leur vie n'est pas ce qu'elle devrait être ; et je crois que c'est important à dire, parce que je le ressens moi-même, là, en ce moment ; et je trouve que, euh, étant une femme, je voudrais qu'on sache que j'en suis consciente, et que je sais que beaucoup de femmes partagent ça avec moi.

— De là vient sûrement cette agressivité qu'a souvent le mouvement de libération des femmes et qui n'est pas sympathique, et euh, ça vient peut-être de là.

— (DS fait un signe de dénégation). Je ne sais pas si le calme des hommes est tellement sympathique. »

*

Deuxième version avec les commentaires.

« Le bonheur, c'est d'abord l'indépendance ; d'abord c'est la liberté et l'indépendance (*La liberté et l'indépendance n'existent pas sans l'exercice de la responsabilité, tant pour l'homme que pour la femme ; pour une femme, sa responsabilité est autant maritale que maternelle dès lors qu'elle est mariée et qu'elle porte en elle des enfants, c'est-à-dire la vie qu'elle transmet : personne ne l'oblige à se marier !*). Par-là, j'entends que, puisque je suis une femme, mon bonheur ne dépende pas de quelqu'un d'autre, ne dépende pas d'un homme, par exemple (*Non, pas par exemple : surtout pas d'un homme, tel est votre état d'esprit !*) ; je pense qu'à partir du moment où mon bonheur dépend d'un homme, je suis une esclave et je ne suis pas libre (*Par contre, qu'il dépende de l'État ou d'un patron, c'est parfait !*). La question du bonheur, parlons-en : les femmes gagnent moins d'argent que les hommes (*À votre époque certainement ; en 2017 et au prix de la généralisation de l'infanticide abortif, c'est moins vrai ; les gros salaires, chez les femmes, ne relèvent plus du mythe ou du fantasme mais de la réalité. Des gros salaires, d'accord ! Mais pour quelle conquête du bonheur, Madame ?*) ; les femmes sont obligées en plus de l'argent qu'elles gagnent, quand elles en gagnent moins que les hommes, d'assumer un travail à la maison qui est gratuit (*Que le don de soi soit un don « gratuit » pour la femme, l'épouse, la mère, me paraît une évidence ; ce qui serait anormal — et triste ! —, c'est que ce don d'amour soit rémunéré, et que le matriarcat triomphant devienne un service de maquerillage payant ; notons quand même que jadis, quand la femme « dépendait » de l'homme, celui-ci posait la paye mensuelle sur la table, et c'est madame qui en disposait !*) ; quand un homme se marie, il épouse une femme de ménage gratuite (*Eh oui, Madame, sa plus tendre et affectionnée femme de ménage gratuite, d'entre toutes les femmes de ménage qui ne sont pas gratuites !*) ; je suis le type de l'esclave (*Pauvre esclave !... De Balzac : « La femme est une esclave qu'il faut mettre sur un trône. » ; ce que je me permets de rectifier ainsi : « Voyons, cher Honoré ! Dès lors que la femme entre en possession de SON homme, l'esclave est déjà sur le trône. »*) ; je sais exactement ce que c'est que l'image que les hommes veulent avoir des femmes ; seulement à partir du moment où je m'en rends compte et je le dis, je deviens quelqu'un de très antipathique pour les hommes (*Cela se comprend d'un homme normal*). C'est

une prise de conscience, la prise de conscience de toutes sortes de choses, à savoir que je ne suis pas libre (*Eh non, Madame, vous n'êtes pas libre ! Sauf à vivre seule, isolée, malheureuse dans votre solitude*) ; on croit, on dit volontiers, et à tort à mon avis, que, euh... il existe des femmes libres, et je crois que c'est faux (*Bien sûr que c'est faux : la femme « libre » n'existe pas ; « femme libérée » est une expression que les prostituées se sont attribuées par désir de reconnaissance sociale*), et je suis la première à savoir que je ne suis pas libre (*Un peu de lucidité ne fait pas de mal*) ; par conséquent, il est normal que je sois en mouvement pour être libre ; on ne sait pas ce que c'est l'identité d'une femme (*Madame confond identité et spécificité. Le mot identité, ici, n'a pas de sens : l'identité est ce qui la distingue individuellement*) ; on n'a jamais vu, on ne sait pas ce que serait une femme si elle n'était pas dans son conditionnement, dans... dans son environnement, dans tout ce qu'on lui a appris à être dès l'âge de... disons l'âge verbal (*Pour une raison simple : il ne peut y avoir de femmes hors de leur conditionnement naturel, sauf à vivre dans un club de femmes stériles et monomaniaques ; il ne resterait plus qu'à la dernière qui a enterré les autres, d'allumer un cierge et se suicider*) ; il y a une culture féminine et une culture masculine (*C'est curieux, l'homme que je suis n'avait pas remarqué ! Mais n'est-ce pas, de fait, la même culture partagée entre hommes et femmes avec des sensibilités différentes ?*) ; il est évident, par exemple, on se pose des tas de questions, pourquoi est-ce que les femmes ne sont jamais des grands artistes ? Pourquoi est-ce que depuis la nuit des temps on parle de Michel-Ange, de... de tout ce qui est art, dans notre civilisation [qui] est le fait des hommes, pas des femmes (*Peut-être parce qu'il y a des différences de potentiel relationnel — de pouvoir, d'autorité — perceptibles et hiérarchisées entre un homme et une femme ?*). Alors les femmes, est-ce qu'elles pensent qu'elles sont moins douées, moins intelligentes, que le génie est une chose qui ne leur appartient pas ? On peut décider que les femmes sont inférieures ; c'est une décision qu'on peut prendre : c'est une décision raciste (*Tout de suite les grands mots ! Les femmes sont potentiellement aussi intelligentes que les hommes, certes, mais leur intelligence est plus appropriée à leur fonction biologique et sociale, disons à l'expression de leur féminité*)... La question est que les femmes veulent se prendre en mains elles-mêmes (*Impossible, Madame : la nature même de votre psychologie féminine et de vos complexions biologiques s'y opposent formellement !*). Elles veulent...

— Il n'y a pas (ou « pas un peu », inaudible) de racisme, là-dedans ? (*L'intervenante se fait l'avocat du diable, et se demande si les propos de DS ne sont pas empreints de « racisme ».*)

— Où est le racisme ? Où est le racisme ? Qui a ségrégué les femmes ? (*Dieu. Il l'a voulu ainsi*). Pourquoi est-ce que les femmes ne peuvent pas flâner dans la rue à minuit ? (*Parce qu'elles ne sont pas des hommes : Dieu l'a voulu ainsi*). Pourquoi est-ce que... euh, euh, pourquoi est-ce que les hommes peuvent flâner à toutes les heures de la nuit ? (*Parce que ce sont des hommes ; Dieu l'a voulu ainsi*). Qui commet les viols ? (*Les hommes, Dieu l'a voulu ainsi : la justice des hommes répond de leurs actes*). Est-ce les femmes qui violent les hommes ? (*C'est sans doute regrettable pour les hommes, surtout si elles sont jeunes et jolies, mais les femmes ne violent pas les hommes : elles en sont physiquement empêchées ; non seulement des hommes violent des femmes, mais ce sont encore des hommes qui les trucident en fin de ce parcours tragique ; Dieu l'a-t-il voulu ainsi ? En tout cas, les faits sont là... Et l'on pourrait allonger la liste infinie de ces « pourquoi » récriminatoires et discriminatoires auxquels Dieu seul a la réponse*). Qui fait la ségrégation, qui tient tous les journaux politiques ? (*Si vous reveniez aujourd'hui, vous seriez scandalisée par cette presse devenue ouvertement une presse de commissaires politiques au service du régime républicain !*). Je ne parle pas des journaux féminins qui nous apprennent la mode et la couture, mais je parle des journaux politiques (*Vous voulez sans doute parler de ces horribles torchons bourrés de publicité que sont devenus les*

journaux féminins, qui n'apprennent ni la mode, encore moins la couture, encore moins que rien du tout, mais qui exaltent ce qu'il peut y avoir de plus profondément malsain chez la femme dénaturée ? ; ils sont entre les mains de qui d'une façon générale ? (*Entre les mains de milliardaires qui imposent leur politique ; certainement pas entre les mains de journalistes*)... La plupart des enfants qui existent au monde sont des accidents, on le sait parfaitement (*Les enfants des accidents ? Vous devriez quand même réfléchir aux mots que vous employez et circonstancier votre propos*) ; mon enfant n'est pas un accident, mais les raisons pour lesquelles j'ai voulu l'avoir sont très douteuses à mon avis (*La marâtre en a-t-elle parlé entre quatre-z-yeux avec sa « raison très douteuse » — je veux dire son fils ?*) ; c'était justement peut-être pour correspondre à une image du bonheur, ce bonheur mensonger, hypocrite (*Qu'est-ce c'est, pour vous, un bonheur qui n'est pas mensonger et hypocrite ?*), qui fait que toute femme croit qu'elle n'est pas une vraie femme si elle n'a pas à un moment donné un enfant, ce que je crois totalement faux (*Donc, selon vous, pour être une vraie femme, une femme ne devrait pas avoir d'enfants... Admettons. Question bis : à part de vouer son existence à Dieu, quel serait son bonheur de ne pas avoir d'enfants à aimer, à voir grandir, à aider à s'épanouir ?*) ; et, euh, euh, l'instinct maternel est une chose très douteuse (*À force d'assener de telles assertions « douteuses », votre névrose finit par vous porter au délire*), dont je doute énormément (*Doutez, Madame, doutez !*), parce que les hommes, il se trouve, ne l'ont pas cet instinct maternel ou paternel (*Là encore, êtes-vous sûre de ce que vous osez affirmer ? Au-delà du petit monde de bobos, de bourgeois que vous fréquentez ou avez fréquenté, comment pouvez-vous généraliser aussi radicalement et affirmer que les hommes n'ont pas la fibre paternelle ?*)... Si une femme n'est pas mariée, elle est fichue (???) puisqu'elle ne gagne pas d'argent ou pratiquement pas, elle n'a pas d'avenir ; il n'y a aucun poste, euh, il n'y a aucun avenir pour elle (*C'est vrai, les enfants qu'elle a mis au monde ne peuvent en aucun cas constituer un avenir pour la femme ; ils ne sont que des boulets qui empoisonnent son existence de marâtre*) ; elle est forcément dépendante du mariage ; le mariage est une forme de... euh... une forme disons de... de, pour prendre un mot énorme, mais une forme de prostitution (*Pour être énorme, le mot est énormissime !*) ; la femme se donne physiquement, gratuitement (*Je vous ferais humblement remarquer que c'est sa destinée existentielle, me semble-t-il ?*), et elle fait le ménage gratuitement pour un homme (*Que ne ferait-elle pas pour son seigneur et maître, n'est-ce pas ? Évidemment, s'il y avait Conchita pour effectuer le travail à la place de Madame...*), moyennant quoi elle est logée, nourrie (*Donc elle se donne mais ne se vend pas : elle n'est donc pas tout à fait la putain de son mari, comme vous le suggérez, chère Madame ; cependant personne ne lui interdit de l'être un tout petit peu pour le plaisir de Monsieur ; cela s'appelle aussi aimer...*) ; mais il faut qu'elle se lève la nuit pour torcher les gosses et pour les soigner (*Mon Dieu, quelle horreur ! Il faudrait interdire à bébé de polluer le sommeil de sa maman à des horaires indus ; il est vrai que les bébés sont aujourd'hui accusés de polluer le climat, comme les vaches prouteuses*) ; quand elle a un travail et que son mari a un travail aussi, et que les enfants sont malades, qui est-ce qui reste à la maison ? (*Maman. Sinon à quoi sert Papa ?*) C'est la femme parce que finalement sa contribution financière au ménage est accessoire (*En lui donnant la signature, les banquiers ont largement contribué à la « libération » de la femme, et du même coup ont permis de doubler les comptes en banque en même temps que l'État doublait les revenus fiscaux : une des « réussites » du clan Rockefeller*) ; c'est quand même l'homme qui, lui, continue à travailler (*Voyons cela : 1972, papa alimente encore les finances modestes du ménage et maman tient les comptes ; papa se contente de regarder où ils en sont. — 2017, maman, Bac +12, alimente les finances avec un gros salaire, tient les comptes, gère le ménage, mène trois vies dans sa vie et souffre de charge mentale ; papa ouvre une bière, s'affale sur le canapé, et regarde la télé quand il ne s'épuise pas au tennis. Qu'est-ce qui a changé pour la femme ? Bac +12*). Les femmes sont conditionnées à servir les autres et à ne pas s'occuper d'elles-mêmes ; elles sont conditionnées à être toujours au service de l'extérieur, quitte à se maquiller d'ailleurs, et à tout

faire pour les autres pas pour elles-mêmes, mais pour être acceptées par les autres (*Mon Dieu, que le destin de la femme est tragique ! Je ne l'avais pas vu ainsi !*).

J'ai les mains qui tremblent (*On se calme, Delphine, on se calme*) ; je ne suis pas à mon aise, parce que j'ai trop à dire, il y a un trop plein ; beaucoup de femmes ont ce trop-plein en elles ; c'est justement, ça prouve que leur vie n'est pas ce qu'elle devrait être (*Ah oui ? Et qu'est-ce qu'elle devrait être leur vie qui n'est pas ce qu'elles voudraient qu'elle soit ?*) ; et je crois que c'est important à dire, parce que je le ressens moi-même, là, en ce moment ; et je trouve que, euh, étant une femme, je voudrais qu'on sache que j'en suis consciente, et que je sais que beaucoup de femmes partagent ça avec moi (*Mon Dieu, que le destin de la femme est tragique ! Bis. Bigre, qu'est-ce que je suis content d'être un homme !*).

— De là vient sûrement cette agressivité qu'a souvent le mouvement de libération des femmes et qui n'est pas sympathique, et euh, ça vient peut-être de là.

— (DS fait un signe de dénégation). Je ne sais pas si le calme des hommes est tellement sympathique. »

Le seul point avec lequel je suis d'accord avec vous, Madame : le monde est plein de mufles, de goujats, de malotrus qui portent beau, nul n'en disconvient ; mais pour être juste, il y a dans le camp d'en face le même contingent de filles de Belzébuth hautement répulsives à l'homme, que je ne qualifierai pas par les mots définitifs qui me viennent à l'esprit, laissant à la femme le respect général qui lui est dû et qu'elle mérite ; mais une chose est certaine qui ne l'était pas en 1972 : la femme victime (hors coups physiques) de l'homme macho, phallocrate, tendance mâle alpha dominant et contrôlant, quarante-cinq ans plus tard, en 2017, c'est terminé et bien terminé : les fiottes républicaines célébrant l'avènement de l'Homme Nouveau selon les canons du Nouvel Ordre Mondial sont avancées... Et pourtant, il n'y a jamais eu autant de couples à la dérive, de divorces, de familles éclatées, de femmes battues, violées, assassinées, démembrées, j'en passe. Où est le problème, Madame ?

*

Le premier commentaire de fond qui vient à l'esprit d'un homme d'âge mûr : cette femme est un bloc d'égoïsme ou d'égotisme vaginocentré. On a l'impression que, s'adressant à l'universalité des femmes, elle ne parle que pour elle ; de ses blessures intérieures qu'elle laisse pressentir, de sa révolte contre les hommes. Que s'est-il passé dans son enfance, dans sa vie de jeune fille ou de femme pour qu'elle en arrive à accumuler tant de rancœur ?... Et nous allons voir qu'elle va loin ! Quelle déceptions cruelles, quelles trahisons, quels désenchantements a-t-elle subis dans son cœur de femme torturée par ses obsessions névrotiques alors que tout lui souriait dans la vie, y compris dans sa vie professionnelle que couronnaient le talent et une authentique beauté ? Elle aurait pu prétendre accéder au rang de star parmi les plus grandes de l'époque, les Morgan, Darrieux, Presles, Signoret et autres... À moins que son combat de féministe ne soit qu'une posture, voire un caprice d'enfant gâtée, de petite bourgeoise sevrée de toutes les affections de l'enfance, se retrouvant à l'âge adulte emportée dans le tourbillon de la vraie vie, laquelle est rarement faite des souvenirs acidulés des temps heureux de sa prime jeunesse...

Sa fiche Wikipedia nous apprend qu'elle est fille d'un couple de protestants franco-suisse ; son père, Henri Seyrig, était archéologue et descendant d'une lignée d'industriels ; sa mère, Hermine de Saussure, étant elle-même descendante d'une famille d'illustres savants genevois, dont le linguiste Ferdinand de Saussure. Née en 1932 à Beyrouth, elle suivra sa famille au hasard des déplacements du père. Elle sera scolarisée au Collège protestant Français de Beyrouth, puis, en France, au Collège Cévenol d'obédience protestante du Chambon-sur-Lignon, Haute-Loire — le village des « Justes » —, collège fermé récemment pour causes économiques, victime d'un modèle pédagogique et éducatif contesté. Cet établissement scolaire international, plutôt atypique, n'aura pas survécu au drame qui s'est noué dans ses murs : le

viol et l'assassinat d'une jeune fille par un élève récidiviste. Sa scolarité à peine terminée, la jeune Delphine n'aura qu'une idée en tête : devenir comédienne.

Issue d'un milieu plutôt grand bourgeois, elle semble n'avoir jamais manqué d'argent ni de moyens, au point qu'elle aurait habité une maison particulière dans Paris, fait rarissime. En l'absence de données biographiques plus précises, il est difficile d'aller plus avant pour comprendre le comportement aberrant de cette femme, qui semble pourtant avoir été favorisée par les fées du bonheur dès le berceau. Que lui a-t-il donc manqué dans la vie pour en arriver à tenir un discours aussi violent et ostensiblement contestataire ? Le manque d'amour ? Ou au contraire, tout en le désirant, la peur du véritable amour, de cet amour total qui rend prisonnière la femme, de cet enfermement qui conduit certaines à se donner jusque dans l'oubli de soi à un homme ou à Dieu ? Mais, à part elle-même, était-elle tout simplement capable d'aimer, d'éprouver de l'empathie pour autrui, son attachement à la cause féministe n'étant là que pour cacher son incapacité à assumer les lois impératives de sa nature féminine ? Pourquoi cette sorte de reniement de soi, de sa fonction biologique et sociale, cette négation de sa matrice, de ses complexions charnelles, jusqu'à se disgracier moralement autant que socialement ?

Sur les captures ci-dessus, on la voit en blonde platinée, la quarantaine épanouie, retrouvant la femme élégante qui alterne parfois avec une certaine dégaine *babacool* : la bourgeoise quelque peu affectée, tenant du bout des doigts son fume-cigarette, n'a pas renoncé à la séduction ; son phrasier est posé malgré la passion qui la soulève ; elle a un ton délié et rythmé que souligne cette voix suave un peu rauque qui lui est si particulière, une voix qui sera altérée par l'abus du tabac. Nous sommes donc en 1972, c'est-à-dire quatre ans après mai 1968, et trois ans avant la loi Veil sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG). On se dit, malgré tout, qu'on aimerait garder un capital de sympathie pour cette actrice, certes marginale, un peu décalée, dont le charme sensuel et la troublante beauté ne peuvent laisser un homme indifférent. Et c'est là que tout s'effondre.

Est-ce le vent fou de Mai 68 qui lui tourne la tête ? La féministe radicale se déclare et s'engage ouvertement dans l'action militante ; elle sera de tous les combats. En 1971, elle signe le « Manifeste des 343 », pétition de femmes déclarant avoir avorté, et réclamant la dépénalisation de l'avortement ; elle participe la même année à la création du mouvement *Choisir* (La cause des femmes) de Simone de Beauvoir et de l'avocate Gisèle Halimi ; en 1972, elle met son appartement à disposition pour l'expérimentation d'une méthode d'interruption volontaire de grossesse devant des militantes du MLF ; dans la même période, elle intervient dans un débat à la radio en des termes si agressifs qu'ils laissent décontenancé un ministre présent. En 1982, elle cofondera le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir (figure de proue du féminisme, aujourd'hui bien dévaluée) auquel elle apportera un film reportage *Sois belle et tais-toi*, portraits de féministes, un leitmotiv passe-partout montrant qu'elle avait peut-être aussi un compte à régler avec son éducation calviniste...

Était-elle homosexuelle, a-t-elle mené un combat en ce sens ?... Je l'ignore, mais elle n'apparaît pas dans l'environnement lesbien des *Gouines rouges* (1971), pas davantage dans la lignée des *Sorcières* des années soixante, plus généralement liées au monde protestant dont elle était issue. Était-elle proche du MLF (Mouvement de libération de la femme tout autant que mouvement lesbien), et de l'improbable Antoinette Fouque qui a rattaché son mouvement à la psychanalyse ? Celle-ci fut la meneuse en chef de ces régiments de femmes quelque peu exaltées, le plus souvent névrosées voire schizo-phrènes ; elle fut également cette fine mouche qui sut, avec l'habileté et l'autorité d'un dynamique chef d'entreprise, transformer la *Cause des femmes* en une affaire hautement rentabilisée. L'actrice a probablement navigué dans les eaux troubles du MLF mais sans militantisme affiché ; ce qui ne l'a pas empêchée de participer à un fantasme de Fouque, dans un film inédit de celle-ci faisant l'apologie du lesbianisme. Était-elle femme de gauche, voire gauchiste ? Femme de gauche, certainement, préfigurant déjà ceux

qu'on nommera à partir des années 2000 les « bobos », ces gens aisés, voire richissimes, de tendance progressiste libérale-libertaire, n'hésitant pas à arborer fièrement des poncifs intellectuels de la gauche extrême du genre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », « Debout les damnés de la terre ! », « interdit d'interdire », « Sans classes, sans races, sans frontières », tout en arrondissant joyeusement leurs comptes en banque. Outre les milieux artistiques d'avant-garde, on y trouve beaucoup de fonctionnaires hauts placés s'étant constitué de belles rentes sur le dos des contribuables... Féministe, elle n'en a pas moins été mariée à un peintre américain dont elle aura un fils (devenu musicien), avant de divorcer et de se mettre en couple avec l'acteur Samy Frey jusqu'à sa mort.

Dans les années 1980, le monde du cinéma et la presse lui tournent définitivement le dos. Ses prises de positions radicales finiront par lasser son milieu professionnel et nuiront à sa carrière ; elle tournera encore quelques films socialement marqués avant que la maladie ne l'emporte : elle meurt en 1990, à l'âge de 58 ans, des suites d'un cancer du poumon selon certaines sources, ou d'un cancer de l'ovaire selon d'autres... Elle restera ignorée. Quelqu'un a dit d'elle : « *De Marienbad aux barricades, la femme a changé. Quand on a cassé son image, il est difficile de recoller les morceaux.* » ; un autre témoin lui trouve une excuse pour atténuer l'image sulfureuse qui reste attachée à son nom : « *Elle se battait pour les autres, pas pour elle.* » Cette excuse n'est pas recevable quand on mène le mauvais combat, surtout de la façon dont elle le menait.

Il serait intéressant de connaître l'opinion intime de l'acteur Michael Lonsdale sur cette femme avec laquelle il a tourné un film (*India Song* de Marguerite Duras), et qu'il avoue avoir aimée d'un amour fou, lui, le croyant, qui consacre la fin de sa vie à des œuvres catholiques ; une passion qu'il ne put jamais concrétiser, car elle était en couple avec Sami Frey. Voici ce qu'il en dit dans ses mémoires : « *Je n'ai jamais tenté quoi que ce soit par respect. J'en ai beaucoup souffert et je n'ai jamais pu aimer quelqu'un d'autre... C'était elle ou rien. Voilà pourquoi je suis toujours célibataire à 85 ans.* » Bel exemple de fidélité masculine, n'est-ce pas mesdames ? Qui plus est pour une femme aimée que l'on sait inaccessible à jamais, et néanmoins porteuse d'idées pour le moins sulfureuses quand on est catholique... Qu'on le veuille ou non, elle garde l'image d'une avorteuse fanatique, d'une femme qui aura contribué, parmi d'autres, à encourager la culture de mort, et fait que l'avortement soit devenu 40 ans plus tard un banal moyen de post-contraception remboursé par la Sécurité Sociale (1). Actrice, elle n'avait pourtant rien de commun avec les viragos et autres pétroleuses professionnelles du MLF, même si l'on sait que les milieux du cinéma sont sans complexes sur le sujet. Michael Lonsdale serait probablement resté discret sur sa personnalité, et l'aurait amenée doucement à résipiscence.

*

Delphine Seyrig étant née à Beyrouth, je ne peux m'empêcher de faire le parallèle avec une libanaise autochtone, une combattante des lieux : la chrétienne Jocelyne Khoueiry. En 1976, pendant que Delphine luttait à Paris pour le confort d'une bourgeoisie malade d'elle-même, de sa superficialité, de son addiction au jouir « sans entraves » de tout et de rien — bourgeoisie encroûtée, décadente, rancie de conformisme narcissique —, à plus de trois mille km de là, à Beyrouth, dans un Liban déchiré par la guerre, la jeune Jocelyne, âgée de 20 ans à peine, se battait pour son pays à la tête d'un commando de « gamines », les armes à la main, mettant en déroute 300 combattants palestino-syriens après avoir abattu leur chef. Les faits d'armes de ces jeunes combattantes retiendront l'attention de la presse internationale. Raccrochant sa tenue de combat après dix années de baroud, le commandant Khoueiry décide de vivre pleinement sa foi catholique, au point de devenir théologienne. « *Mettant la Vierge Marie à la boutonnière* », elle fondera des œuvres sociales consacrées à la femme, à la vie de couple et à la famille libanaise, à la lumière de la foi chrétienne...

Dans un entretien sur le site internet *Sel et Lumière*, en 2015, à la question : « *Quels sont vos espoirs pour la famille au Liban et, d'une manière plus globale, pour la famille en général dans*

le monde aujourd'hui ? », elle répond : « *Faire passer avec joie la beauté de la vie familiale, la beauté de la vie du couple comme homme, comme femme, la figure paternelle et la figure maternelle, selon l'enseignement de l'Église et la révélation divine...* » En ce début d'année 2017, au moment où je rédige ces lignes, elle présente ses vœux aux lecteurs du quotidien catholique *Présent* en ces termes : « (...) *Je souhaite que chacun de nous, gardant l'espérance que le Seigneur est éternellement vainqueur, soit un artisan dans la construction de la civilisation de l'amour, où la famille, fruit de l'amour conjugal gratuit entre un homme et une femme, se révèle comme cellule fondamentale et premier lieu de communion, de partage et de solidarité : une école naturelle de valeurs et de stabilité sociale, menacée aujourd'hui par tant de défis sociaux-culturels qui renversent l'ordre des valeurs et déroutent tant de jeunes et de familles.* » Khoueiry, l'anti Seyrig ? Quel contraste entre ces deux femmes ! Jocelyne, la patriote combattante pour son pays, pour sa foi, ou Delphine, la bobo exaltée, la bourgeoise bohème gauchisante ? Il n'est pas interdit d'apprécier voire d'aimer les deux comme femmes ; mais, de toute évidence, l'une aurait eu besoin d'apprendre de l'autre... Et pas qu'un peu !

1. Rappelons, en outre, que les partisans de l'avortement sont aussi des fanatiques de l'euthanasie, du « mariage » homosexuel, de l'idéologie du genre, de la dépénalisation des drogues dites « douces », bref, de toutes les déviances bourgeoises à la mode en ce début de troisième millénaire. Ce sont ces fanatiques enragés de la culture de mort qui se targuent d'humanisme, et ont en permanence à la bouche l'expression « respect de la vie », « respect des droits humains ».

*

Extrait d'un entretien donné à La Rochelle au quotidien *Sud-Ouest* (2007), à propos de Delphine Seyrig et de ce qu'on n'appelait pas encore un *biopic*, réalisé par Jacqueline Veuve, une cinéaste suisse féministe, amie de l'actrice.

.....
Pourquoi avez-vous réalisé ce film sur Delphine Seyrig ?

C'était une amie de longue date. Nous avions la même éthique protestante, la même rigueur et le même humour, ça nous a rapprochées. Je l'ai bien connue et quand elle est morte, j'ai été très choquée par la chape de silence qui a régné autour de son absence. J'ai donc voulu lui rendre hommage par admiration. J'ai fait ce film dix ans après sa mort. J'ai beaucoup attendu et me suis posée beaucoup de questions. Finalement, je me suis décidée à le faire en 1999 (...).

Vous considérez-vous comme une cinéaste militante ?

Oui, mais Delphine était beaucoup plus extrémiste que moi : tous les hommes n'étaient pas mes ennemis ! On ne peut pas dire à toutes les femmes ouvrières : « Faites la grève de la vaisselle ! », c'est ridicule. Delphine et moi étions des bourgeoises, il était absurde de dire aux classes sociales ouvrières de ne plus faire à manger ou la vaisselle. Mais c'était nécessaire et l'époque s'y prêtait bien.

J'ai fait un film sur des féministes américaines pures et dures, je n'étais pas dans la même lignée qu'elles mais leur mouvement était important.

Delphine aussi était une féministe pure et dure. Dans le film, Rochefort raconte qu'elle mesurait la hauteur des évier pour voir si les femmes n'étaient pas trop courbées en faisant la vaisselle ! Et en même temps on l'adorait.

Elle a eu des propos extrêmement durs à la télévision française, où elle déclarait : « Nous les femmes, nous ne sommes pas des petits chiens qu'on promène en laisse ! »

Quand j'ai eu le projet du film, certains producteurs ont refusé tout net à cause de son féminisme. Cela lui a fait du tort sur le plan personnel, parce qu'elle faisait peur. En même temps c'est ce qu'elle voulait : elle ne voulait pas être une star, être sur un piédestal, ça n'était pas son style.

D'où est venue sa fibre féministe selon vous ?

C'était dans le vent à l'époque et aussi à cause des Américaines, qui ont fait la révolution. Elle a suivi le mouvement parce qu'il lui paraissait essentiel. Dans le film elle dit quelque chose d'assez effrayant : « Il est plus facile d'avorter que d'élever un enfant. » Elle a un fils, et j'imagine que pour lui ça a été dur.
